

Un très beau «Joueur»

Créé en 1929 au théâtre de La Monnaie à Bruxelles, «Le Joueur», de Prokofiev, présenté à l'Opéra de Monte-Carlo, connu des débuts plutôt discrets.



Les décors réalistes de Rudy Sabounghi rappellent les fameux casinos de Karlovy Vary ou de Marienbad

Il revint à l'affiche après la mort de Prokofiev notamment à Naples (1953), Paris (1956), Munich (1973), Londres (1983), Florence (1986) et au Metropolitan Opéra de New York en 2001 sous la baguette de Valery Gergiev. Le moins que l'on puisse dire est que la pièce n'est pas d'un abord facile, elle avait d'ailleurs été jugée «inchantable» en 1917 par les solistes alors même que le compositeur venait de l'achever. Sergueï Prokofiev dut donc revoir la partition, il entreprit de rendre les parties chantées plus accessibles et simultanément en alléga et simplifia l'orchestration. En composant le joueur, Prokofiev n'a pas choisi de relever le moindre des défis... Transposer au théâtre ou à l'opéra un roman psychologique aussi complexe que celui de Dos-

toïevski relève d'un périlleux exercice de style, l'ouvrage se découvre ainsi tel un «opéra dialogué», une forme de prose musicale dans laquelle le spectateur ne peut se raccrocher à aucun air ou développement symphonique. Il est donc impératif pour «apprécier» l'œuvre de se concentrer sur le texte et l'action théâtrale et presque accessoirement de se laisser porter par la musique. (Sous-titrage indispensable) La récente production proposée par l'Opéra de Monte-Carlo s'avère en tout point remarquable, les décors réalistes de Rudy Sabounghi rappellent les fameux casinos de Karlovy Vary ou de Marienbad, les tables de jeux que l'on devine en arrière-plan derrière les élégantes baies vitrées préfigurent le pathétisme des divers dénouements de situation, au final tout le

monde sera, d'une manière ou d'une autre, perdant ! Pour le dernier acte, Jean Louis Grinda met en scène la roulette elle-même dont le tournoiement multicolore fait chavirer les joueurs et sauter la banque ! Grâce à la magie des images, à l'habileté dans l'utilisation des dispositifs scéniques, et à une direction d'acteurs efficace, on se laisse vite entraîner dans un parcours complexe qui privilégie l'exposition de la situation psychologique des personnages, absolument primordiale pour pénétrer la subtilité de leur rapport. Mikhail Tatarnikov est tout simplement époustouflant dans la fosse de la salle Garnier. La phalange monégasque toujours aussi incandescente s'inscrit à la perfection, sous la baguette du jeune maestro, dans la narration sèche et parfois sévère des deux premiers

actes, les accents cataclysmiques du troisième acte puis démontre une virtuosité quasi diabolique pour les deux derniers tableaux de ce «joueur» captivant. De la distribution vocale, irréprochable à tous les égards, on retiendra tout d'abord la performance théâtrale éblouissante de tous les participants, mais également les deux voix exceptionnelles de Dmitri Oulianov (Le général) et Ewa Pödles (Baboulenka). Remarqués aussi le percutant «Marquis» d'Oleg Balachov et la pétulante «Blanche» d'Ekaterina Sergueïeva. Cette nouvelle production passionnante et totalement aboutie témoigne à nouveau de la richesse du répertoire de l'Opéra de Monte-Carlo dont il convient de saluer l'originale et éclectique programmation.

Yves Courmes